

TRADUIRE
LE
YIDDISH

dossier préparé par
CORINNA GEPNER

RACHEL ERTEL ET LA LITTÉRATURE YIDDISH

DU *BRASIER DE MOTS* AUX *ROYAUMES JUIFS*

CORINNA GEPNER

Rachel Ertel est une des grandes figures de la culture yiddish. Cette agrégée d'anglais, spécialiste du roman juif américain, a largement contribué à introduire la littérature yiddish en France, par l'enseignement, la traduction, l'activité éditoriale. Fondatrice du Centre d'études judéo-américaines (CEJA), elle a formé des enseignants, des traducteurs et des chercheurs, encourageant l'apprentissage de la langue et la diffusion des œuvres. Parmi ses nombreux ouvrages, on signalera *Le Shtetl. La bourgade juive de Pologne* (Payot, 1986), *Une Maisonnette au bord de la Vistule, et autres nouvelles* (Albin Michel, 1989), *Dans la langue de personne : poésie yiddish de l'Anéantissement* (Seuil, 1993). Elle vient de traduire, de Leïb Rochman, *À pas aveugles de par le monde*, ouvrage préfacé par Aharon Appelfeld (Denoël).

*Brasier de mots*¹ est un ouvrage essentiel pour qui s'intéresse à la langue yiddish, à son histoire et à son devenir après l'extermination des communautés juives d'Europe. Ouvrage d'histoire littéraire, d'histoire tout court, de réflexion sur ce que signifie traduire une langue dont les locuteurs ont été assassinés... Ouvrage ancré à la fois dans l'histoire de son auteur et dans l'érudition et, de ce fait, porteur d'un savoir irrigué par l'expérience. Cette combinaison souligne les enjeux du panorama qui se déploie au fil des pages.

Dans un premier temps, une fresque dense et nourrie retrace l'incroyable richesse culturelle des communautés juives d'Europe dans l'entre-deux-guerres, en Pologne, en Union soviétique et en Allemagne,

¹ Liana Levi, 2003.

avec une échappée aux États-Unis, grand réservoir d'immigration à une époque où les quotas ne sont pas encore en vigueur. Rachel Ertel nous plonge dans l'existence complexe de ces communautés, au sein de sociétés profondément marquées par la Première Guerre mondiale et la redistribution géographique qui s'ensuit, par la Révolution russe, par la montée des extrémismes politiques, l'incroyable développement industriel et les aléas de l'économie. Les populations juives, vivant en partie dans les *shtetl* (bourgades) et les grandes villes, sont frappées de plein fouet par ces évolutions qui fragilisent des équilibres déjà précaires. Les tensions entre tradition et modernité s'accroissent, les aspirations à une vie meilleure s'expriment avec une force accrue. Pour un certain nombre d'artistes et d'intellectuels, le yiddish, parlé par la plus grande partie des Juifs, s'impose comme un ciment, une langue identitaire. La littérature et les arts sont traversés par un bouillonnement créatif intense, dont l'urgence même reflète à la fois le désir d'émancipation et la prescience du désastre. Au fil des pages défilent les grandes figures de la littérature yiddish, « classiques » et novateurs, héritiers du naturalisme du XIX^e siècle et révolutionnaires de l'art inspirés par les courants européens de l'époque. Un véritable feu d'artifice, marqué par l'inventivité, la provocation, l'expérimentation, la rage et la jubilation.

Que reste-t-il après les années de guerre et l'extermination des Juifs d'Europe ? Rien ou presque. La langue yiddish a disparu avec ses locuteurs. Et ceux qui restent, les rescapés, manifestent à l'égard de cette langue une forte ambivalence, qui leur interdit de la transmettre à leurs descendants. Les générations qui suivent, coupées de leur « langue maternelle », se retrouvent condamnées à vivre avec cette absence, cette langue fantôme qui les hante sans espoir de rémission. Alors, traduire le yiddish, qu'est-ce que c'est ? Un « acte à la fois d'urgence et de violence » : « La mort de cette langue, désormais absente et souterrainement, sourdement présente, fait de sa traduction la transgression d'un tabou, maintenant que le yiddish s'est substitué d'une certaine façon à l'hébreu dans l'ordre du sacré. » (p. 223) Une sacralisation qui tient à son statut historique de langue assassinée et qui fait que « l'acte de traduction se confond avec l'acte du témoignage, du témoignage de l'Anéantissement » (p. 243).

La dernière partie du livre s'intéresse aux prémices, au déroulement, aux séquelles de l'« Anéantissement » dans la littérature, yiddish au premier chef, mais pas seulement. L'auteur

souligne notamment l'explosion de la poésie, comme s'il y avait là une forme littéraire qui trouvait moyen de dire l'indicible. Elle note aussi l'absence, pendant des décennies, de la Shoah dans la littérature en langue hébraïque. Et détaille les multiples formes, parfois hybrides (récits au confluent de l'essai, du texte autobiographique, de la poésie...), qui s'emparent de cet indicible pour mesurer, dans le même mouvement, l'inanité des mots et du témoignage. Car, rappelle Rachel Ertel, citant Primo Levi, il n'y a de vrai témoin que celui qui a péri. Et d'égrener, en une sorte de litanie hypnotique, la liste des œuvres qui, dans toutes les langues, se sont efforcées d'approcher l'Anéantissement. À ce moment-là, l'ouvrage se lit presque comme une longue énumération de noms, de titres, qui semble dérouler la liste des disparus... Mimant à la fois l'acte de remémoration et la conscience de la disparition. Un livre miroir, en quelque sorte.

Mais la littérature subsiste, même si son statut, désormais, est problématique. En témoigne, entre autres, la superbe anthologie *Royaumes juifs. Trésors de la littérature yiddish*², proposée par Rachel Ertel. Introduite par une préface extrêmement documentée retraçant l'histoire de la littérature yiddish, elle regroupe une douzaine d'œuvres, romans, récits, nouvelles, dont certaines ne se trouvaient plus que difficilement en librairie. Chaque œuvre est précédée d'une introduction et d'une bibliographie. En fin de volume, un glossaire donne accès aux termes spécifiques de la culture juive. Parmi les œuvres publiées : *Gens de Kasrilevkè*, de Sholem Aleikhem (trad. Jacques Mandelbaum) ; *La Sanctification du nom*, de Sholem Asch (trad. Aby Wieviorka avec la collaboration d'Henri Raczymow) ; *Les Zelminiens*, de Moïshè Kulbak (trad. Régine Robin avec la collaboration de Rachel Ertel) ; *La Rue*, d'Isroel Rabon (trad. Rachel Ertel). La littérature yiddish se donne ainsi à lire dans sa diversité, historique et géographique, et « l'univers imaginaire de ce yiddishland, qui a puisé aux sources de la société juive, mais aussi à celles de toutes les sociétés européennes » entre ainsi, comme le souhaite Rachel Ertel, « dans le patrimoine français et universel ».

2 Robert Laffont, collection « Bouquins », 2 volumes, 2009.
